

## Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes critiques et historiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 9, numéro 1, juin 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301704ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301704ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1955). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes critiques et historiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(1), 141-149.  
<https://doi.org/10.7202/301704ar>

## BIBLIOGRAPHIE

*Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal*  
(1639-1663)

accompagnée de notes critiques et historiques

### DEUXIÈME PARTIE

*Bio-Bibliographie des Associés de Montréal*  
(suite) \*

1640 — 1641

#### 7. — ANGÉLIQUE FAURE DE BERLISE, Madame CLAUDE DE BULLION, 1539-1664, « la Bienfaitrice inconnue ».

##### A. NOTES BIOGRAPHIQUES.

Angélique Faure était la fille de Guichard Faure, baron de Thiry, Dormant, Berlisse (1541-1623), Chevalier de l'ordre du roi, conseiller en son Conseil d'Etat, ambassadeur en Allemagne et en Italie,<sup>59</sup> et de Magdelaine [sic] Brulart de Sillery, sœur du Commandeur Noël Brulart de Sillery, qui élevait à ses frais, en 1637, l'établissement de Sillery près Québec. Le 10 janvier

---

\* Voir notre *Revue d'histoire*, V, no 1: 139-147; 2: 296-307; 3: 445-460; 4: 603-616; VI, no 1: 146-150; 2: 297-305; 3: 458-463; 4: 595-605; VII: no 3: 457-461; 4: 586-592; VIII, no 2: 292-306; no 3: 449-455; no 4: 591-606.

<sup>59</sup> Il fut inhumé dans le couvent des religieux récollets, rue du Faubourg Saint-Martin, vis-à-vis l'église Saint-Laurent, dans un caveau du côté de l'Évangile, où fut déposée aussi sa femme Magdelaine Brulart [de Sillery] *que sa bienfaisance a rendue à jamais mémorable* (Voir *Dictionnaire historique de Paris*, par Hurtaut). Je ne crois pas que le nom de Guichard soit un prénom, mais bien plutôt le nom de famille de la mère du personnage. Ainsi le père de Madame de Bullion, Guichard Faure, se trouverait, par alliance, le neveu de Guy Rapine de Boisvert marié à Hélène Guichard, les père et mère du Père Charles Rapine, le savant et réputé récollet. Tous ces personnages, les Guichard, les Rapine de Boisvert, et les Lamoignon ont donc été par le jeu des alliances familiales, des parents plus ou moins éloignés. Claude de Bullion dont la mère était née Lamoignon, se trouvait parent aussi avec le Père Charles Rapine. Ce qui explique l'influence exercée par le récollet sur les Bullion, mari ou femme, également ses cousins.

1612, Angélique Faure épousait Claude de Bullion, Chevalier, seigneur de Bonnelles, marquis de Gallardon, successivement conseiller au Parlement, chancelier des ordres de Sa Majesté, surintendant des Finances de France, Président en la Cour du Parlement de Paris, président à mortier et autres fonctions. La mère de Claude de Bullion, Charlotte de Lamoignon, était la sœur de Chrestien de Lamoignon qui éleva Claude à la mort prématurée de ses parents. De leur mariage, les Bullion eurent cinq enfants : Noël, seigneur de Bonnelles, marquis de Gallardon, qui fut en survivance de son père, président à mortier ; François, marquis de Montlouet ; Pierre, abbé commendataire de Saint-Faron-de-Meaux ; Claude, marquis d'Attily-en-Brie ; Marie, qui épousa Pomponne de Belière, seigneur de Grignon, premier président au Parlement de Paris, qui devait avoir comme successeur un petit-cousin de sa femme, le célèbre Guillaume de Lamoignon.

Le Surintendant des Finances de France mourut d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du 22 au 23 décembre 1640, laissant à sa veuve une fortune considérable. Angélique Faure avait exercé une influence heureuse sur son mari,<sup>60</sup> cet homme d'Etat et de chiffres, créateur du louis d'or, en France, et constamment aux prises avec les autorités du temps, avec Richelieu, en particulier, qui le terrorisait parfois. On dit même que c'est une des colères du terrible ministre qui détermina la congestion cérébrale dont il mourut. Quoi qu'il en soit, pour se rendre aux désirs de sa femme, le surintendant voulut contribuer, vers 1640 (?), avec le chancelier Séguier, à l'achèvement de l'église

<sup>60</sup> « Malgré les assertions calomnieuses de Tallemant des Réaux, nous dit le Comte Hector de Galard, un des descendants du Surintendant, par sa femme née d'Uzès, ce fut un ménage uni que les Bullion auquel le Cardinal de Richelieu lui-même rendait hommage dans une lettre qui a été conservée : — A Madame de Bullion, — Je voudrais vous pouvoir témoigner plus utilement que je n'ay fait, l'affection que j'auray toujours de vous servir. Outre que la considération de vostre mérite m'y porte, les fréquentes sollicitations que Monsieur de Bullion me fayct de ce qui peut concerner vostre consentement, ne m'y convient pas peu. J'ay veu un temps que je croyais qu'il estoit de ces maris qui n'aimoient leurs femmes que par bénéfice d'inventaire. Mais maintenant, je m'aperçois qu'il aime mieux sa peau que sa chemise, les intérêts de sa femme que ceux d'autrui, et qu'il est, en ce qui est du mariage, comme ceux qui n'estiment pas faire une bonne œuvre s'ils ne la font à cachette. Cela mérite à mon avis que la tendresse que vous avez toujours eue pour lui augmente et que, reconnaissant la façon avec laquelle il agit pour ce qui vous regarde, vous ne trouviez plus estrange ses refus apparens, puisqu'ils se convertissent, en effet, tels que vous les pouvez désirer. Pour moy, Madame, je n'oublieray rien de ce qui dépendra de moy pour vous témoigner que je suis... etc. (Lettres de Richelieu (Paris, 1696), II: 181. Cité par le Comte de Galard, dans sa monographie sur *Wideville* (Paris, 1874).

Saint-Eustache... Jacques Sarrazin, le premier sculpteur du temps, que le Surintendant employait avec Simon Vouet, le peintre, à décorer son hôtel à Paris, avait exécuté les six statues de marbre qui décoraient le maître-autel. Saint Louis était le portrait de Louis XIII, la Vierge représentait Anne d'Autriche et l'Enfant-Jésus qu'elle tenait entre ses bras, ressemblait à Louis XIV enfant... Le surintendant fit aussi « réédifier et embellir la chapelle du prieuré, devenue église paroissiale de Davron... ; la clef de voûte représente encore les armes intacts de Claude de Bullion.<sup>61</sup> Davron est une commune située à peu de distance du Château de Wideville, « la demeure préférée des Bullion », où l'on appelle encore l'une des pièces, « la Chambre de Louis XIII ». Sa Majesté s'y retirait parfois à l'époque des chasses dans les forêts voisines (Marly et des Alluets). Devenue seule maîtresse de capitaux considérables, Madame de Bullion, très pieuse, et fuyant avec soin la renommée, prit ailleurs sa revanche. Elle fit discrètement, en s'effaçant tout à fait quand il était possible, le plus grand bien qui soit aux nombreux quémandeurs qui assiégeaient son hôtel de la rue Platrière, à Paris.<sup>62</sup> Elle l'habitait l'hiver. N'y vit-on pas souvent saint Vincent de Paul, et aussi cette remuante au cœur d'or, Madeleine de Lamoignon, cousine des Bullion. La mort de son mari, on le voit, ne faisait qu'activer, chez la somptueuse grande dame, un zèle devenu dévorant. Bientôt une pluie d'or coula littéralement entre ses doigts. « La Bullion, riche à millions », chantait Louet. Elle recevait, rappe-lons-le, au moins 700,000 livres par an.

Un mois après la mort du Surintendant, en janvier, elle reçut la visite de son parent récollet, le Père Charles Rapine. Il était accompagné d'une jeune femme, fort sympathique dont il déclina le nom : Mademoiselle Jehanne Mance, venue de Langres à Paris, avec le désir d'aller missionner au plus tôt, au pays de Canada. Madame de Bullion ne pouvait que s'intéresser à cette extraordinaire vocation. Elle interrogea, admira, et finalement promit son aide. Chose curieuse, elle avait, par ailleurs, un projet particulier à faire réussir dans la Nouvelle-France : un

<sup>61</sup> Les Armes des Bullion (qu'on retrouve à Bullion, à Bonnelles, à Davron, à Crespières, à Esclimont, à Maule, seigneuries possédées par Claude de Bullion) sont ainsi blasonnées : « Ecartelé au premier et quatrième d'azur au lion d'or, issant de trois ondes d'argent ; au deuxième et troisième d'argent à la bande de gueules, accompagnée de six coquilles du même, trois en chef, et trois en pointe, qui est de Vincent (Vincent était le nom de la grand'mère du Surintendant). La seigneurie de Bullion, située près de Rambouillet, fut achetée vers 1611, par Claude, à cause de la similitude du nom.

<sup>62</sup> Aujourd'hui, 3, rue Jean-Jacques-Rousseau.

hôtel-Dieu qu'elle voulait y fonder à l'instar de la duchesse d'Aiguillon, et peut-être aussi de son oncle, Noël Brûlart de Sillery. Cet objet précis à atteindre, au moyen de larges dons et par les travaux d'une collaboratrice intelligente, Madame de Bullion ne le perdit jamais de vue, quelles que fussent les circonstances adverses. Ce qui ne laisse pas de mystifier l'historien. Serait-ce que Madame de Bullion, qui pénétrait dans tous les milieux où s'exerçait la bienfaisance, souvent à la demande des solliciteurs faisant queue à son hôtel de la rue Platrière, ait connu, avant l'année 1641, dès 1636 peut-être, quelque chose des rêves d'apostolat de Jérôme Le Royer de la Dauversière ? C'est très possible, d'aucuns diraient probable, en se souvenant de ces faits : les Bullion avaient des propriétés non loin de La Flèche ; ils s'y trouvaient en relations d'affaires avec les seigneurs voisins, notamment avec la famille de Marie de La Ferre, la grande collaboratrice de M. de La Dauversière dans l'établissement des Hospitalières de la Flèche. Cette fondation, qui datait de 1636, ne fut assurée cependant qu'en 1639, après de sérieuses hésitations de la part des autorités civiles et religieuses. On avait même prié les Hospitalières de Dieppe d'établir une maison de leur ordre à La Flèche afin de diriger l'hôpital qui s'y élevait. Le refus des moniales, en 1638, coïncide avec leur décision d'essaimer en Nouvelle-France, l'année suivante. Ne voyaient-elles pas au départ le nombre de leurs hospitalières diminuer, et des charges financières nouvelles grever leur budget ?

En outre, Madame de Bullion connaissait très bien Mère Marie de La Ferre et entretenait une correspondance avec elle. « Peu de temps après la mort du Surintendant, lisons-nous, dans les *Annales des Hospitalières de la Flèche*, Mère Marie de La Ferre sut rassurer l'esprit fervent de la veuve, au sujet du salut éternel de son mari. » N'est-il pas plausible que la première supérieure des Hospitalières fléchoises ait alors glissé quelque chose des vues de M. de La Dauversière, au sujet d'une maison de son Institut, à fonder au Canada ?... Tout s'enchaînerait alors...

Madame de Bullion, sans doute, n'a jamais habité parmi nous, « quoi qu'elle l'eût désiré fort », reconnaît Dollier de Casson, mais quels merveilleux et constants services d'argent ne rendit-elle pas à Ville-Marie. Les Messieurs de Montréal la considérèrent à juste titre comme un de leurs membres, dès 1641, nonobstant son désir de rester à l'écart, et de ne pas révéler son nom. Souvenons-nous de la recommandation de Jeanne Mance à M. de La Dauversière, dans leur suprême conversation sur le

navire qui allait faire voile pour la Nouvelle-France. « Le dessein par écrit du Montréal » que Jeanne priait M. de La Dauversière de préparer et d'adresser aux grandes dames qui l'avaient si bien reçues à Paris, devait parvenir « surtout à Madame de Bullion ». Ce qui permet de supposer que M. de La Dauversière — encore ici par des lettres de Mère Marie de La Ferre — n'était pas un inconnu pour Mme de Bullion. Jeanne, d'ailleurs, dans sa conversation de mai 1641, ne fait aucune allusion à l'anonymat, même par correspondance, que désire garder à tout prix et vis-à-vis de tous, la charitable grande dame. Le rôle de « la bienfaitrice inconnue » était pourtant bel et bien commencé. Rien d'étonnant non plus de lire dans certains contrats favorables à l'Hôtel-Dieu de Montréal, que « la personne qui ne voulait être connue, « ni nommée », avait dû voir, au sujet des conditions imposées de part et d'autre, trois membres de la Société de Montréal, à savoir MM. de La Dauversière, de Fancamp et d'Ailleboust. Mais ce furent là des circonstances exceptionnelles, et ces apôtres zélés ne franchissaient certes pas quand ils le voulaient le seuil de l'hôtel de Bullion. Maisonneuve, en 1652, dut user de subterfuge pour pénétrer auprès de la grande dame et l'entretenir du péril de Montréal. Et quand Madame de Bullion, secourable à son ordinaire, décida d'offrir un don substantiel au gouverneur de Ville-Marie, elle se servit d'un intermédiaire, du cousin de son mari, Guillaume de Lamoignon, mais sans rien lui révéler non plus. Ce secours était offert, dit-elle, « au nom d'une dame de qualité ».

Puisqu'en ce moment, un peu de clarté environne cette figure fastueuse, décrivons sa silhouette un peu forte, un peu grasse (son mari ne l'appelait-il pas « ma grosse amie ») mais fort majestueuse, telle que la vit le peintre célèbre du XVII<sup>e</sup> siècle, Philippe de Champaigne. On lui attribue la belle toile découverte par Léo Leymarie, vers 1925, « dans la salle du service de la Direction de l'Assistance publique de Paris ». <sup>63</sup> Angélique de Bullion, souriante, un peu placide à son ordinaire, est assise dans un fauteuil, tenant à portée de la main un livre

<sup>63</sup> Nous avons trouvé le portrait jusqu'ici inconnu, chez nous, dans la série d'articles de M. Léo Leymarie sur *les Commencements de Montréal*, parue dans *les Cahiers catholiques* (Paris, Spes, 10 mars-10 juin 1925, le portrait est inséré dans le no du 25 avril 1925). M. Leymarie donnait comme référence au tableau: Marcel Fossoyeux, *Inventaire des objets d'art appartenant à l'administration de l'Assistance publique de Paris* (Paris, 1910), 2. Nous avons reproduit le portrait de Mme de Bullion dans notre *Jeanne Mance* (Montréal, Lévesque, 1934). A son tour, Sœur Mondoux a placé en frontispice et en couleurs, le même portrait dans son *Hôtel-Dieu* (Montréal, 1942). Sœur Mondoux en 1938, voyait à Paris, le tableau de Philippe de Champaigne et en notait soigneusement tous les détails.

de piété entr'ouvert et posé sur une petite table, à sa gauche. Elle est vêtue d'une robe somptueuse dont les ornements offrent des tons gris et corail. Elle porte un collier de perles et des boucles d'oreilles. Ses pieds reposent sur un large coussin de velours. Dans l'angle gauche, un amour tient les armes de la famille. Une inscription est placée au bas du tableau et rappelle une des fondations de cette femme charitable: « Haute et puissante dame Angélique Faure, veuve de haut et puissant seigneur de Bullion, ministre d'État et garde des sceaux des ordres du Roy, surintendant des Finances et président en sa Chambre de Parlement — fondatrice de la Charité des Convolescents ».

Madame de Bullion vit s'assombrir la fin de son existence par des deuils douloureux. En 1649, sa fille Marie, femme de Pomponne de Belière, qui était son cousin par sa mère (née Brulart de Sillery) mourait prématurément. Il était loisible à la mère et à la fille de se visiter sans cesse, car la seigneurie de Grignon<sup>64</sup> que les Belière habitaient volontiers, était presque contiguë au parc de Wideville. Marie de Bullion de Belière n'eut pas d'enfant. Il y a à Wideville une toile intéressante où revit la souriante jeune femme, dont on constate une ressemblance frappante avec sa mère. En 1659, s'éteignait à son tour, son fils Pierre, l'Abbé commandataire de Saint-Faron-de-Meaux qui fut jadis confesseur du roi Louis XIII. Ajoutons que Madame de Bullion, avec son fils aîné, Noël, dont le mariage fut célébré, en 1620, au Château de Wideville, vécut des heures de tristesse. En épousant Charlotte de Prie, fille de Louis, marquis de Toussy, seigneur de Fervacques, et de Françoise de Saint-Gelais-Lusignan (une parente de Richelieu qui voulait ainsi faire entrer la fortune des Bullion dans sa famille), Noël marchait sur son cœur, ayant une inclination contraire. Il aimait Mlle de Montbazou, mais par crainte du Cardinal, il sacrifia son amour. Noël de Bullion était un beau gentilhomme, très grand, avec des traits fins et réguliers.<sup>65</sup> Il mourut en 1670.

<sup>64</sup> Si l'on prend le chemin de fer, à Paris, à destination de la Commune de Davron (Seine et Oise) et de là, au Château de Wideville, il faut d'abord descendre à la gare de Plaisir-Grignon, localité réunissant les noms des deux seigneuries sur lesquelles elle s'élève. Wideville eut des seigneurs de ce nom dès 1336, en la personne de Thibault de Vitry. Du reste, nous pouvons retracer tous les seigneurs du Château en admirant autour de la chapelle funéraire, les armoiries en couleurs placées par ordre chronologique. Les noms brillent au-dessus des blasons avec les dates où ces gentilhommes habitèrent le château.

<sup>65</sup> J'ai vu une très belle toile reproduisant Noël de Bullion en parcourant la grande demeure silencieuse devenue Monument historique en 1942.

Madame de Bullion revit sans doute Jeanne Mance, peu de mois avant sa mort. Car nous nous souvenons que l'infirmière de Ville-Marie partait pour la France à l'automne de 1662. Elle se trouvait présente, le 9 mars 1663, au Séminaire de St-Sulpice, à Paris, au moment où la Compagnie de Montréal signait l'acte de donation de l'île de Montréal à la Compagnie de Saint-Sulpice qui en devenait ainsi le seigneur-propriétaire. Jeanne ne se rembarqua pour le Canada qu'en 1664. Or, Madame de Bullion mourait le 3 juillet 1664. Il est difficile de ne pas croire à un entretien suprême entre les deux collaboratrices de l'œuvre hospitalière de Ville-Marie.

Longtemps, on garda la certitude que Madame de Bullion dormait son dernier sommeil dans un couvent des fils de saint François, à Paris. Mais voici que notre visite au Château de Wideville, en 1949, nous convainquit du contraire. Elle avait été transportée, il y avait 65 ans, et inhumée de nouveau dans la Chapelle funéraire de sa demeure de Wideville, ainsi que le surintendant et un de leurs petits-fils. Quel saisissement nous avons éprouvé en apercevant près de la porte d'entrée, à l'intérieur de la chapelle, une longue épitaphe ainsi conçue :

Ici a été transporté en 1884 / de l'église du Couvent / des Cordeliers, à Paris / le corps de Dame Angélique / Faure de Berlise / épouse de Messire / Claude de Bullion / M<sup>rs</sup> de Bonnelles / seigneur de Wideville / surintendant des finances / de S.M. Louis XIII, roi de France. / Elle était la fille de Messire / Guichard Faure / baron de Thiry Dormant, & / Ambassadeur de S.M. / Très Chrétienne, en Allemagne / et en Italie / et de Dame Magdelayne Bruslard de Sillery / et avait fondé l'an 1628 / l'hôpital / N.D. des Convalescents / sis rue du Bac, à Paris /

Nous apprîmes, peu après, ayant voulu consulter quelques pièces officielles (procès-verbaux, correspondance, etc.) qu'à la préfecture du département de la Seine, une lettre se lisait comme suit au sujet du transport des restes : « ... le Marquis de Galard est autorisé à prendre possession des trois cercueils de plomb découverts dans les fouilles de l'École pratique de médecine, à Paris, et qui enferment les restes de trois membres de la famille de Bullion ... » La lettre était datée du 8 février 1884. Chaque cercueil portait son inscription ancienne identifiant les corps. Au moment de la guerre de 1939-1945, la baronne Léonino, née Juliette Rotschild, veuve d'un premier mariage avec le Comte de Chavagnac, était propriétaire de Wideville. Elle l'habitait et

lui avait redonné son ancienne splendeur. Le 4 juillet 1940, les Allemands vinrent occuper le Château. Prévenue quelques jours auparavant, la baronne s'enfuit, emportant des trésors d'art, dont des toiles de Rembrandt, Murillo et autres maîtres. Aujourd'hui, son fils, le Comte de Chavagnac habite une des ailes du Château, « l'Ermitage », l'ancienne maison des chapelains de Wideville. Hélas ! les Archives des Bullion, admirablement classées, dirai-je de nouveau (voir notre No 82), ne purent être transportées en lieu sûr. Elles subirent des dommages et furent entassées dans une vieille tour avoisinante. Leur pénible pêle-mêle excitera un jour la pitié; elle gagnera l'attention, espérons-le, de quelque érudit français disposant de plus de temps que des chercheurs étrangers.

*B. — Ecrits personnels* — Nous ne connaissons aucun document autographe portant ou ne portant pas la signature de Madame de Bullion, et qui soit ou non de première main. Les sources imprimées ne nous donnent même que des citations très brèves, et encore sont-elles rarissimes. Les pièces diplomatiques sont en plus grand nombre. Les actes concernant les dons de Mme de Bullion à l'Hôtel-Dieu, les fondations de 1644, 1648 et 1659, ont été décrites et analysées aux numéros 15, 28 et 38 de notre bibliographie, car ces transactions étaient préparées au nom des Messieurs de Montréal. On sait avec quel soin il leur fallait respecter l'anonymat qui devait entourer la personne et les dons de Madame de Bullion. Tout de même rappelons encore, ici, que les actes de 1644 (no 15) et de 1648 (no 28) nous apportent la preuve que quatre membres de la Société de N.-D. de Montréal durent rencontrer et entretenir la « bienfaitrice inconnue » : MM. de La Dauversière, Drouart, Fancamp et Ailleboust. Divers autres actes diplomatiques (les nos 29, 30, 34, 36, 37) ne font que mentionner les gestes charitables de la grande dame. L'Hôtel-Dieu de Montréal possède l'original d'un acte de procuration signé par Madame de Bullion, mais il ne concerne point le Canada.

*C. — Notes bibliographiques* — Aucun ouvrage d'ensemble, à notre connaissance, n'a traité de la personne ou de l'œuvre de la bienfaitrice inconnue. Aucune étude substantielle sur le rôle charitable et discret accompli par la grande dame n'a été éditée séparément non plus. Nous ne pouvons donc, en fait de sources imprimées, que renvoyer le lecteur aux œuvres déjà inscrites dans notre bibliographie, où l'on trouvera des détails plus ou moins abondants sur cette associée de Montréal.

*Rappels* : —

1. 1610-1692. Tallemant des Réaux... (voir no 64)

2. 1640-1672. Dollier de Casson . . . (voir no 46)
3. 1643-1680. Moreri. *Grand Dictionnaire* . . . (voir no 65)
4. 1650-1672. Loret. *Muze historique* . . . (voir no 63)
5. 1697-1730. Sœur Morin . . . (voir no 52)
6. 1865-1866. Faillon. *Histoire de la colonie franç.* (voir no 54)
7. 1884. Verreau, *Notices sur les fondateurs de M.* (voir no 74)
8. 1890-1901. Raunié. *Epitaphier* . . . (voir no 73)
9. 1909. Salone, *La colonisation en N.-France* (voir no 80)
10. 1916-1936. Bremond, *Histoire littéraire* . . . (voir no 81)
11. 1920. Vacquier & autres, *Anciens Châteaux* (voir no 82)
12. 1925. Leymarie, *Commencements de Montréal* (voir no 85)
13. 1934. Daveluy, *Jeanne Mance* . . . (voir no 155)
14. 1936. Goyau, *Les origines religieuses du Canada* (voir no 86)
15. 1942. Daveluy, *La Société de N.-D. de Montréal* (voir no 88)
16. 1942. Sœur Mondoux, *L'Hôtel-Dieu* . . . (voir no 100)
17. 1947. Bertrand, *M. de La Dauversière* (voir no 101)

Enfin, nous ajoutons à ces rappels un ouvrage rare, peu connu, et au tirage limité. Il contient des renseignements sûrs et précieux sur la famille de Claude de Bullion, ses origines, son histoire, ses descendants, et sur les souvenirs historiques qu'on trouve à Wideville. L'Hôtel-Dieu de Montréal possède une copie photostatée de la brochure ci-dessous écrite.

174. — Le Comte Hector de Galard     Wideville /  
Histoire et description /. Paris, / Imprimerie de J.  
Claye / rue Saint-Benoît / 1874. 102 pages. In-8.

N.-B. L'ouvrage nous fut communiqué par M. André Dezouche, le régisseur actuel du domaine de Wideville, profondément attaché aux reliques de la vieille demeure, dont il parle avec science et goût. Publié sous l'anonymat, la monographie est l'œuvre du Comte de Galard, apparenté aux Bullion par les d'Uzès. L'arrière petite-fille de Madame Claude de Bullion avait épousé un duc d'Uzès. La duchesse d'Uzès, née Bullion, fut la mère de la belle et brillante duchesse de la Vallière, dont le charme attirait à Wideville, nombre des têtes couronnées de l'Europe, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son mari descendait en ligne collatérale de la fameuse favorite de Louis XIV. Bibliophile éminent, la collection d'ouvrages réunie par le duc forme aujourd'hui le fonds principal de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Le tombeau de la duchesse, dans la chapelle funéraire de Wideville, est un monument de marbre aux larges proportions.

Marie-Claire DAVELUY

(A suivre)